

*L'effacement soit ma façon de resplendir*<sup>1</sup>

Philippe Jaccottet est décédé le 24 février 2021 à l'âge de 95 ans à Grignan, dans la Drôme, sa « terre natale » d'adoption, où il vivait depuis 1953 et qu'il a célébrée dans *La Promenade sous les arbres* (Mermod, 1957) ou *Paysages avec figures absentes* (Gallimard, 1970). Son œuvre poétique, immense, est entrée à La Pléiade de son vivant. À la fois poète, traducteur et critique, il a reçu de nombreux prix prestigieux tels que le Goncourt de la poésie en 2003 ou le Grand prix national de Traduction en 1987. Son métier de traducteur a occupé dans sa vie une place considérable et se révèle, en termes quantitatifs, plus important que sa production poétique<sup>2</sup> ; s'il a été dicté par la nécessité, il ne s'agit pas néanmoins d'une activité secondaire : Jaccottet n'a cessé de mener de front poésie et traduction.

En tant que traducteur, il a essentiellement traduit de l'allemand, mais aussi du grec ancien (Platon, Homère), de l'italien (Carlo Casola, Giuseppe Ungaretti, Leopardi...), de l'espagnol (Góngora y Argote) et du russe (Ossip Mandelstam).

La langue allemande, celle du premier livre qu'il a traduit, avait pour Jaccottet une résonance particulière : il était natif du canton de Vaud, proche de la Suisse alémanique ; de l'allemand, il a traduit des

---

1 Du poème « Que la fin nous illumine », in *Poésie 1946-1967*, Poésie/Gallimard, p. 76.

2 Mathilde Vischer, *Philippe Jaccottet traducteur et poète : une esthétique de l'effacement*, CTL n° 43, Lausanne, 2003, p. 4.

---

livres de grande envergure comme *L'Homme sans qualités* de Robert Musil, sur lequel il a travaillé une trentaine d'années, ainsi qu'une part très importante de l'œuvre de Rainer Maria Rilke ou encore Friedrich Hölderlin, dont il s'est chargé de l'édition des œuvres complètes dans la Bibliothèque de La Pléiade – sans oublier Ingeborg Bachmann (*Malina*), Thomas Mann (*La Mort à Venise*), Bernard Traven (*Le Vaisseau des morts*)...

Si la grande qualité de ses traductions l'a fait connaître avant celle de ses poèmes, Jaccottet ne s'est quasiment jamais exprimé sur sa conception de la traduction. Lui-même en convient :

« *Cet aveu, dont je crains, de surcroît, qu'il ne paraisse plus orgueilleux que modeste, c'est que je suis dans une ignorance totale des théories de la traduction (comme de celles, qui pis est, de la littérature) ; plus grave encore, que je n'ai jamais réfléchi aux problèmes qu'elle pose ; que j'ai donc toujours pratiqué cet art de façon à peu près uniquement instinctive, pour ne pas dire à la légère*<sup>3</sup>. »

En revanche, l'hommage que lui rend Jean Starobinski, dans un article intitulé « Philippe Jaccottet à la recherche de l'«insaisissable» » laisse entrevoir quelques-unes des facettes de sa poétique de la traduction :

« *De l'auteur qu'il admire, et dont il offre le texte en le tournant vers nous, en version française, il veut que la voix reste perçue, en vérité, distincte comme celle d'un autre. Et ce respect de l'altérité lui impose de traduire différemment chaque auteur, selon l'esprit ou le génie propre de ceux-ci. [...] La poétique de Jaccottet traducteur : elle consiste à adopter (par des voies intuitives, non techniques) la «poétique originale», à se soumettre à celle-ci jusqu'à l'effacement de soi. [...] Là où Gustave Roud<sup>4</sup> laissait deviner une osmose, Philippe Jaccottet préfère marquer une séparation, qui n'est pas un désaveu, ni le signe d'une absence de lien passionnel. Plutôt, et par souci de vérité, la reconnaissance d'une distance jamais complètement surmontée,*

3 Déclaration lors de la remise du Prix Lémanique en 1988, publiée dans la brochure des travaux du Centre de traduction littéraire de Lausanne (CTL) en 1990, citée par Mathilde Vischer, op. cit.

4 Gustave Roud, lui-même poète et traducteur, que Jaccottet rencontre à l'âge de 17 ans, sera pour lui un maître et ami et jouera un rôle déterminant dans sa carrière. Cf. Jaccottet, Gustave Roud, *Correspondance* (1942-1976), Gallimard, coll. Les Cahiers de la NRF, 2002. [NdlR]

*le sentiment de l'impossibilité de réaliser la fusion consubstantielle. Il y a là, tout ensemble, discrétion et générosité : tout donner de soi, en sachant bien qu'on ne rendra jamais pleine justice à la musique d'une autre langue<sup>5</sup>. »*

Jaccottet défendait une poétique de « l'effacement de soi » qui nécessite une appropriation du texte, une imprégnation de la pensée et de la langue de l'auteur. En voici un exemple avec un extrait de sa traduction de « Heidelberg », un poème de Hölderlin – un poète dont il a dit : « Ce qui nous touche tant chez lui, c'est cette manière de toujours chercher (...) les traces de ce qu'il appelle le Sacré, et que nous pourrions aussi bien nommer la lumière<sup>6</sup> » :

[...]  
*Aber schwer in das Tal hing die gigantische,  
 Schicksalskundige Burg nieder bis auf den Grund,  
 Von den Wettern zerrissen ;  
 Doch die ewige Sonne goß*

*Ihr verjüngtes Licht über das alternde  
 Riesenbild, und umher grünte lebendiger  
 Efeu ; freundliche Wälder  
 Rauschten über die Burg herab.*

[...]  
 [...]
   
*Mais pesamment sur la vallée se suspendait l'énorme fort,  
 Augure du Destin, jusqu'en son fond  
 Par les orages déchirés ;  
 Et, pourtant, le soleil éternel répandait*

*Sa jouvence de lumière sur le colosse  
 Vieillissant, et alentour le lierre verdoyait,  
 Vivant ; d'amicales forêts  
 Descendaient murmurantes au-delà du fort<sup>7</sup>*

[...]

---

5 In *Forum der Schriftsteller*, n° 2, 1988, p. 40.

6 « La seconde naissance de Hölderlin », in *Une transaction secrète*, p. 66.

7 In *Anthologie bilingue de la poésie allemande*, édition établie par J.-P. Lefebvre, bibl. de la Pléiade, 1995, p. 470-471.

---

Souvent a été relevée une contradiction entre cette volonté d'effacement et la persistance de la voix du traducteur, quelque discrète qu'elle cherche à se faire. Jaccottet en conviendra :

*« Je comprends bien aussi que ma prétention à la transparence, à servir le texte original sans interférer, est, en grande partie, une illusion, sinon une sottise. Aujourd'hui, avec le recul, je dois bien reconnaître que cette voix qui devait s'être effacée devant l'autre, tellement plus forte et légitime, de l'auteur, elle s'y entend plus ou moins clairement presque partout ; c'était, à coup sûr, inévitable<sup>8</sup>. »*

Cet effacement exige un effort constant, la recherche d'un équilibre qui, en réalité, est propre aux deux activités : en traduction, trouver le mot qui exprime sa visée à la fois sémantique et poétique et, en poésie, tenter de réunir le lointain, l'inaccessible et ce qui est proche, immédiat, palpable, par une parole transmettant le souffle... c'est rechercher une « justesse de voix<sup>9</sup> ».

Chez Jaccottet, poétique de l'effacement et recherche d'une justesse poétique allaient de pair avec un désir de transparence, d'humilité ; il estimait que le poète doit être l'instrument d'une parole qui le traverse...

*C'était une fois de plus l'énigmatique luminosité du crépuscule, une transparence et un suspens extrêmes, tout ce qu'essaie d'évoquer le mot « limpide », et c'était aussi autre chose, qu'il faudrait le langage des anges pour signifier avec justesse (encore qu'il s'agisse du plus humble, du plus proche, du plus commun) : comme si l'air planait, pareil à un grand rapace invisible, tenant le monde suspendu dans ses serres ou rien que dans son regard, comme si une grande roue de plumes très lentement tournait autour d'une lampe visible seulement par son halo...<sup>10</sup>*

Nicole Thiers

---

8 Introduction au recueil de traductions *D'une lyre à cinq cordes*, Gallimard, 1997, coll. Blanche, p. 15.

9 M. Vischer, op. cit., p. 89-90.

10 Ph. Jaccottet, *Paysages avec figures absentes*, Gallimard, 1976 (nouvelle édition revue et augmentée), p. 19.

---